

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul STRUYE

D'Ypres au Havre : Odyssée d'un
collégien belge

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1917, tome 16, p. 48-51

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

D'Ypres au Havre

Odyssée d'un collégien belge

Ypres fut en deuil dès les premiers jours de la guerre : le soin des blessés, les secours aux veuves absorbaient tout le monde. Je n'oublierai jamais l'arrivée à l'hôpital des héros de Liège, de Haelen ou de Tirlemont. Evacués d'une ambulance d'Anvers, le voyage les avait exténués. Leur visage ravagé, mais encore beau de fierté, leur regard brillant de fièvre et de gloire excita l'enthousiasme des bons bourgeois : en un instant, ils se virent inondés de paquets, de friandises, de toutes les gâteries d'une bonne maman.

Malgré ces heureux instants, on était dans des tranches continues. Des patrouilles allemandes venaient jusqu'aux portes de la ville ; nos gendarmes se montraient, et voilà les braves aussitôt en retraite. Les journaux nous mentaient ; nous ne savions rien des événements : où étaient nos troupes ? Que faisons-nous ?

On entendait avec une indicible terreur se rapprocher le grondement du canon : nos soldats en pleine déroute ! Un jour, un cri s'éleva : les Allemands aux alentours d'Ypres ! La résistance fut jugée inutile, et la garde civique déposa les armes. Il était deux heures de l'après-midi ; les premiers soldats cyclistes pénétrèrent dans la ville ; bientôt le gros de la troupe défilait devant nous — environ 10.000 hommes, les débris de Verdun —. C'étaient de beaux gaillards, au regard superbe et insolent ; bien des poings se tendirent, bien des éclairs de colère jaillirent des prunelles sombres, derrière la croisée et le volet entr'ouvert ! Car ceux qui passaient avaient mis à sac Louvain ! Les officiers, dignes de leur renommée, réquisitionnèrent tout, revolver au poing. La ville fut frappée d'une énorme contribution : la population terrorisée laissait les rues désertes. Après le coucher du

soleil, quand le silence du soir eut enveloppé la ville, nous entendîmes avec une tristesse infinie retentir soudain les accords du : « *Wacht am Rhein* ».

La nuit se passa pour nous dans une angoisse profonde. Mais le lendemain devait être un jour heureux : les Allemands avaient à peine quitté la ville, qu'une violente canonnade se fit entendre : c'étaient les Sénégalais qui les avaient surpris ; ils écrasèrent la moitié de leurs effectifs et mirent en fuite les autres. Avec quelle joie nous accueillîmes nos libérateurs ! Après le départ des Allemands, tout redevint calme pour quelques jours. Les autos-mitrailleuses belges et anglaises qui traversaient la ville soulevaient à leur passage une admiration enthousiaste. Un jour, un régiment tout entier de cavalerie anglaise mit pied-à-terre en ville. C'étaient les héroïques combattants de Mons. On se précipitait pour les servir. Ces jeunes « *Tommies* » conservent à la guerre leur flegme imperturbable : ainsi, on raconte qu'avant de commencer une attaque, on dut attendre que tous se fussent rasés. Leur équipement est bien supérieur à ceux des Teutons, et ils ne le cèdent ni en bravoure ni en endurance. Leur point faible est dans l'ignorance presque complète de la contrée ; les Allemands, au contraire, sont tout à fait au courant ; leurs innombrables espions ont bien fait les choses.

Ypres devint bientôt un centre général d'approvisionnement. Chaque jour nous amenait de nouveaux convois : de l'artillerie, des munitions, des troupes du génie, parfois des fantassins britanniques, des écossais à haute taille ; ou encore de pauvres territoriaux bretons, la plupart pères de famille ; nous en vîmes qui pleuraient avant d'aller au feu ; comme elles nous firent mal, ces larmes de soldats !

Tous les jours des renforts anglais s'en allaient là-bas, vers la ligne de feu aux accents du « *It's a long way* », ou du « *God save the King* ».

Cependant les Allemands avançaient de nouveau ; au

milieu du bruit sourd du canon, on apercevait le crépitement de la fusillade et des mitrailleuses, avec quel effroi, Dieu le sait ! Deux avions anglais survolaient continuellement la ville et la protégeaient contre les attaques ennemies.

Un *Taube* passa un jour à portée de nos canons antiaériens qui ouvrirent le feu aussitôt : tous les yeux étaient rivés à l'appareil ; soudain une secousse : l'avion, au milieu de frénétiques hurrahs, alla s'abattre dans un champ voisin.

Les espions inondaient le pays. On trouva, chez un habitant de Languemark vingt-trois uhlands qui avaient installé dans la cave un poste de télégraphie sans fil. Lorsque les Allemands passaient à Ypres, un officier nous dit en propres termes : « *Unsere Agenten sind wunderschön* ». L'avance ennemie continuait sans cesse. L'après-midi du 22 octobre, l'artillerie anglaise en retraite traverse la ville : nous sommes perdus ! Le maréchal French arrive ; il rassemble trois cents braves et organise la résistance « *usque ad mortem* ».

Le lendemain — triste journée d'automne dans le brouillard — le canon crache à nos portes. Mes parents décident de fuir l'envahisseur. On boucle rapidement quelques valises, et, les trains ne circulant plus, on est réduit à s'entasser six dans une voiture à quatre places. Nous voici sur le chemin de l'exil. Un dernier regard d'amour et de regret au « nid » et l'on s'en va, le cœur serré. Ah ! je ne l'oublierai jamais, ce départ, à travers les rues désertes ! Comme on se sentait seul ! Une mélodie de cloches passait dans les airs. Quel lugubre tintement : on sonnait l'agonie de notre Belgique.

Hors de la ville, la route était encombrée de régiments en retraite, de canons, de chevaux, et nous ne pouvions avancer. Nous parvînmes enfin au village d'Elverdinghe. Là régnait un trouble indescriptible. D'interminables files de fugitifs, chassés par la tempête de feu qui faisait

rage, fuyaient l'invasion. Oh ! le navrant spectacle ! De pauvres vieillards, des veuves, des orphelins au visage aminci par la souffrance et les privations, courbés sous de lourds ballots, cheminaient lentement. Ils ne savaient pas, les pauvres, où ils allaient. Où, sinon à la charité ?

Au milieu d'une incroyable agitation, nous traversons Poperinghe, Cassel, toujours dans notre inénarrable véhicule, et, sans avatars fâcheux, nous débarquons bientôt à St-Omer, où règne la plus grande inquiétude : si les Allemands arrivent à enfoncer la ligne de l'Yser, c'en est fait de la ville. Le grand quartier général britannique, avec le maréchal French y dirigent les opérations ; des fantassins creusent des tranchées autour des remparts ; les innombrables avions qui survolent St-Omer lui donnent l'air d'une ruche gigantesque.

Après le rétablissement des chemins de fer, nous partons pour Eu. En ce moment, Ypres, déjà plusieurs fois bombardée, résiste encore. Mais comme elle doit être éprouvée ! Et la maison, *notre* maison ; est-elle encore debout ?...

Et maintenant, autour de moi, quelles scènes ! De pauvres blessés — les hôpitaux en regorgent —, la terreur qui règne partout, les villes et les villages rasés ou déchiquetés ; partout la guerre a jeté le désordre et le trouble : c'est l'univers de la ruine.

A Eu, à peine pouvons-nous nous arrêter ; tout est désorganisé, les hôtelleries fermées, rien à faire. En route ! encore ? Quand s'arrêtera-t-on ? Oh ! la tristesse de cet exode interminable !

Nous poursuivons cette fois jusqu'au Havre. Enfin ! nous avons atteint le terme de notre longue odyssée ! C'est là que nous devons résider quelques mois, avant de venir demander à la Suisse hospitalière, en attendant l'heure de la délivrance, un asile bien doux à notre cœur exilé et comme une image de la patrie lointaine.

Paul STRUYE, Hum.